

« **Dr. Erich Weil : L'étudiant salarié (les hommes et leur travail)** »

Traduction et présentation par Alain Deligne

***Note sur l'établissement du texte.**

Le tapuscrit comporte cinq pages sur feuillets libres de format 21 x 27, numérotés en haut au centre à partir du deuxième. Ils présentent des corrections manuscrites en marge ainsi que dans le corps du texte. Nous avons corrigé sans les signaler les fautes de frappe et les coquilles, mais nous mentionnons dans notre appareil critique les mots ou groupes de mots barrés, remplacés, déplacés ou encore soulignés.

Un demi-feuillet recouvre le premier des cinq autres feuillets : c'est une variante, elle aussi tapuscrite, et dont le début diffère par les deux premiers paragraphes. Le titre en est légèrement différent : « Erich Weil : Der Werkstudent (Menschen und ihre Arbeit) ».

Nous avons retenu le texte intitulé « Dr. Erich Weil : Der Werkstudent (Menschen und ihre Arbeit) » où l'auteur a ajouté son titre de docteur comme pour authentifier le tout. Nous proposons dans la note 8 la traduction des deux paragraphes que nous jugeons donc antérieurs.

***Présentation**

En mentionnant l'année 1930 (« dès 1930 », feuillet 3 du tapuscrit), Weil nous donne un repère historique central. Ce qu'il évoque se situe soit avant (il est question par exemple de la catastrophe monétaire due à l'inflation) soit après, car il indique aussi l'année même où il parle (« au cours de cette année », feuillet 3) : ce qui suppose une distance d'au moins un ou deux ans par rapport à ce « dès 1930 ». On situera donc cette conférence vers la fin 1932, peu avant que Weil, qui se prénomme encore Erich, ne parte définitivement pour la France, fin mars 1933.

L'article est une conférence radiophonique prononcée par Weil à Berlin où il habitait depuis octobre 1930. La version écrite qu'on va lire se ressent nettement du style parlé, très vivant, et où le conférencier insère même des dialogues fictifs avec son public. Nous en avons tenu compte dans notre traduction. Weil, qui a terminé ses études en 1928, apporte un témoignage rétrospectif sur son expérience

d'étudiant à la recherche d'emplois rémunérés. D'où la valeur de document historique de ce texte. Dans ce récit de vie au caractère parfois anecdotique et non dénué d'humour, l'auteur nous livre aussi des considérations plus générales d'ordre historique et social sur la relation entre travail et études. Weil interroge le salariat étudiantin et ses transformations rapides subies en l'espace de quelques années, d'abord sur fond d'abondance et ensuite de rareté. Il tient compte là de l'afflux récent des masses estudiantines dans l'enseignement supérieur, qui représentait au tournant des années 30 un sérieux problème. L'histoire immédiate est bien celle d'après la crise de 1929 avec la situation parfois désespérée d'étudiants devant continuer à travailler pour survivre. Sont évoqués ainsi la précarité de l'emploi et la pénibilité du travail. Weil aborde des problèmes d'organisation et de réorganisation de la vie estudiantine en s'inspirant d'une méthode proche parfois d'une sociologie statistique (il s'appuie même au feuillet 3 sur des facteurs mesurables) ou de celle d'une sociologie compréhensive à la Weber : ce qui est particulièrement visible dans le premier paragraphe de sa conférence, qu'il a transformé par la suite (cf. la note 9), mais où il dressait une sorte de portrait idéal-typique de l'étudiant salarié, permettant de mieux cerner la réelle complexité du phénomène. Il n'y a donc rien d'abstrait dans ces considérations sur une difficile vie quotidienne où il fallait pouvoir mener de front études et travail dans un climat délétère.

Par ce mélange de vécu et de réflexions personnelles, Weil s'inscrivait en fait dans un genre alors en vogue, comme en témoignent exemplairement, moins d'une dizaine d'années auparavant, ces deux titres : Erich Brautbach, *Der Werkstudent*, Munich, 1924 et Hermann Mitgau (éd.), *Erflebnisse und Erfahrungen Heidelberger Werkstudenten. Eine Sammlung von Berichten*, Heidelberg, 1925. La notion de « Werkstudent »¹ était apparue au cours de la Première Guerre mondiale pour désigner d'abord ces étudiants dispensés du service militaire provisoirement ou définitivement et qui étaient alors obligés de remplacer les forces vives de travail dans l'industrie ou l'agriculture. Il faudra attendre le Congrès des étudiants d'Erlangen en 1921 pour que le terme soit officialisé dans le dit Programme d'Erlangen. Les étudiants salariés sont alors ces étudiants qui doivent financer leurs études par un travail supplémentaire comme artisan, travailleur en usine, mineur ou encore agriculteur.

Mais à la différence par exemple des étudiants de Heidelberg², Weil ne se limite pas à rendre compte de ses expériences professionnelles durant le temps de ses études qu'on dirait aujourd'hui « duales ». À la fin de sa conférence, où il se met à traduire ses expériences en objets de pensée, il s'élève au statut de médecin de la

¹ *Werkstudent* et son dérivé *Werkstudentum* sont des notions qui de nos jours ne sont plus employées en Allemagne.

² Voici par exemple un témoignage de Raymond Klibansky (1905-2012), qui avait fait ses études dans cette ville, sur la situation trouble de l'époque et ses répercussions sur la vie quotidienne: « L'inflation rendait la vie difficile. Beaucoup d'étudiants devaient se trouver de petits travaux pour gagner leur vie. Moi, je donnais des leçons particulières de latin, de grec, de français et d'allemand. Mais le pain qui coûtait vingt millions le matin en coûtait quarante le soir. », in *Raymond Klibansky, le philosophe et la mémoire du siècle. Entretiens avec Georges Leroux*, Paris, les Belles Lettres, 1998, p. 49.

société pour livrer un diagnostic sur une société qu'il juge en mauvaise santé morale. Le constat est en fait proche de celui qu'établissait déjà Walter Benjamin, également dans une conférence, au début de la Première Guerre mondiale : « Il n'existe aucun lien intérieur et originaire entre l'existence spirituelle d'un étudiant et son intérêt pour l'assistance à des fils d'ouvrier, voire à des étudiants ».³ Benjamin avait alors réclamé plus de solidarité entre les jeunes étudiants et le monde du travail. En vain, semble-t-il, car Weil critique à son tour la coupure radicale entre le monde de la culture et la réalité du travail. Les relations entre « esprit » et « peuple » sont toujours jugées inexistantes et Weil parle même d'un « abîme ».

À ses yeux, le mal vient en grande partie des membres de la communauté scientifique, qui présentent de criantes faiblesses. Les étudiants ont certes reçu l'instruction nécessaire dans leurs disciplines respectives en vue de leur future profession et là, Weil loue le système universitaire allemand de son temps, mais ils ne disposent d'aucune connaissance humaine. Du point de vue d'une anthropologie pragmatique, ils accusent de sérieux déficits. Weil procède alors à une sorte de conversion du travail pour lui attribuer une vertu de rapprochement des deux entités impliquées. Le travail est considéré en effet comme un quantum d'énergie positive circulant entre représentants du savoir et couches populaires. Si l'on ne considère plus le travail pour le travail (« bosser »), si l'on ose dire, uniquement pour le salaire, celui-ci peut alors s'interpréter en termes de convertibilité : tout ce qui était à perte (précarité, difficiles conditions de travail et climat de découragement chez certains étudiants) passe à profit. L'on comprend ainsi pourquoi Weil a pu ainsi qualifier son passage par le monde du travail de « réjouissant ». Mais à condition de désapprendre les préjugés de l'un envers l'autre : dans une telle représentation non stigmatisante de l'autre, le peuple ne sera alors plus dit incapable et les élites ne seront plus jugées perverses. Le destin de l'élite doit être corrélé à celui du peuple pour que soient réunies les conditions de création d'une culture commune. Le travail est vu comme un creuset. Au contact direct l'un de l'autre, universitaires et hommes du peuple, tous deux membres d'une même communauté de citoyens, se découvraient alors, comme Weil le dira plus tard, des « potentialités d'humanisation »⁴. Dans ce contexte, la parenthèse ajoutée dans le titre (« les hommes et leur travail ») est significative d'un élargissement de la problématique. On est passé de l'étudiant à l'homme tout court. On voit pointer également ici l'opposition conceptuelle que Weil développera plus

³ Cf. « La vie des étudiants », conférence prononcée à Berlin au semestre d'été 1914, réécrite et parue dans le *Nouveau Mercure*, Munich, 1915, in Walter Benjamin, *Mythe et violence*, traduit de l'allemand et préfacé par Maurice de Gandillac, Paris, Denoël, 1971, p. 41.

⁴ Cf. « Le rôle des universités: les humanités et l'enseignement supérieur de masse », p. 155, conférence prononcée à Venise en 1973, in *Cahiers Éric Weil IV. Éric Weil. Essais sur la philosophie, la démocratie et l'éducation*, Lille, PUL, 1993.

tard entre « instruction » et « éducation », où l'éducation, seconde par rapport à l'instruction, s'impose nécessairement dans la formation de l'homme et du citoyen⁵.

Un lecteur pressé et désireux d'actualiser le dernier contenu de ce texte pensera peut-être à ce phénomène de société des années 70 où, à l'exemple de Robert Linhart qui en a témoigné dans un livre⁶, nombre d'étudiants marxistes-léninistes sont allés travailler en usine. Au-delà de similitudes superficielles et partielles (limites physiques de l'intellectuel, désir de sa part de rompre les frontières sociales ou d'instruire la classe ouvrière et de s'en instruire), la différence est dans la fin purement idéologique assignée à ce passage par l'usine, qui est d'ailleurs ici la seule forme de travail envisagée. Il s'agissait en fait pour ces intellectuels engagés de l'après-68 d'épouser la condition ouvrière pour amener les ouvriers à se révolter contre leurs mauvaises conditions de travail et les soutenir dans leurs grèves.

Or, rien de tel chez Weil où l'on cherchera en vain des encouragements à une quelconque lutte ouvrière. Il y allait en fait pour lui d'une réforme de l'« esprit », esprit dont il se faisait une idée vivante. Est défendu ici un idéal n'ayant rien d'irréaliste, car vécu et pratiqué par celui qui en parle. Et l'on aurait quelques difficultés à indiquer quelle cause précise, au sens idéologique du terme, Weil défend. C'est que les idées qu'il avance, si elles semblent proches parfois du communisme, n'ont toutefois rien de dogmatique. Weil adopte une attitude citoyenne avant la lettre. En fait, tout simplement, le jeune universitaire s'intéresse déjà de près à la politique, ce qui fait que plus tard, après la Deuxième guerre mondiale, Weil reprochera aux intellectuels leur « manque de sens politique »⁷. Tout en évitant de l'exalter ou de le magnifier, Weil voit dans le peuple un principe actif. Un des mérites de cette conférence est donc aussi de nous montrer qu'on peut se référer positivement au terme de peuple en excluant son emploi suspicieux. Or, ce dernier était précisément en train de se concrétiser dans les années 30 et allait donner naissance à une nouvelle notion: celle de populisme.

* * *

⁵ Également dans ses conférences des années 50 ou 70, où il traite des rapports entre universités et société (cf. la note précédente), mais aussi dans sa *Philosophie politique* (1956).

⁶ Robert Linhart, *L'Établi*, Paris, Éditions de Minuit, 1978.

⁷ Par exemple dans « Questions allemandes II. » in *Critique*, n° 12 (mai), 1947, pp. 459-460. Le reproche vise tous ces romanciers, historiens et pasteurs courageux des années 30 qui n'ont pas pensé en hommes politiques. Par ailleurs, dans « Essai sur l'Allemagne », qui rend compte du livre d'Edmond Vermeil, *L'Allemagne. Essai d'explication* (1945), Weil explique cet apolitisme du bourgeois allemand par un repli sur soi d'origine luthérienne » in *Critique*, n° 3-4 (août-septembre), 1946, p. 284, Voir aussi « Questions allemandes III. Repentirs et projets allemands » où des historiens comme Friedrich Meinecke ou des sociologues comme Alfred Weber sont jugés « Allemands » par leur pensée apolitique : « entre l'individu et le cosmos, il n'y a rien », *Critique*, n° 13-14 (juin-juillet), 1947, p. 75.

***Dr. Erich Weil : L'étudiant salarié (les hommes et leur travail)**

Être un étudiant salarié, Mesdames et Messieurs, ce n'est d'abord pas à vrai dire un métier; c'est bien plutôt un état. On ne devient pas étudiant salarié comme on devient tailleur ou médecin ou encore juge, on ne se donne pas sérieusement la peine de se préparer à cet emploi en suivant un apprentissage approprié ou en recevant une formation approfondie on devient étudiant salarié d'abord et avant toutes choses parce qu'on ne sait autrement pas comment vivre ni faire des études. Ce n'est pas l'unique motif, mais on peut, je crois, dire que c'en est presque toujours l'occasion. Je sais exactement que des raisons idéales font apparaître à plus d'un le gagne-pain à côté des études comme non seulement supportable, mais même comme réjouissant et souhaitable, et ce sont uniquement les perspectives et évaluations idéales qui permettent de saisir le sens du salariat étudiantin. Mais pour l'individu, ici comme partout, les raisons idéales exercent une influence décisive seulement à travers des occasions très matérielles.

Ne traitez pas pour cette raison les salariés étudiants de matérialistes! Ne dites pas qu'il s'agit ici seulement d'un symptôme très regrettable de la misère et de l'appauvrissement de larges couches du peuple, précisément de ces couches qui autrefois, dans les temps légendaires d'avant la guerre, ont constitué pour une large part, sinon pour la plus grande part, la relève universitaire. Certes, ce l'est aussi, mais ce n'est pas uniquement ça. C'était faire preuve littéralement d'héroïsme que de devenir étudiant salarié sans nécessité. Mais réservons pour le moment la question des raisons et occasions pour nous demander comment vit en fait un étudiant salarié⁸.

⁸ Variante : Erich Weil : l'étudiant salarié. (les gens et leur travail)

L'étudiant salarié, Mesdames et Messieurs, est l'étudiant qui gagne son pain en travaillant. Mais ce n'est pas assez précis : il y a toujours eu des étudiants pauvres qui s'en sont sortis en donnant des leçons particulières. Nous n'avons l'étudiant salarié du moins en Allemagne que depuis peu, en fait depuis la guerre et l'inflation. Un étudiant qui travaille, au sens propre, est celui qui, à côté de ses études, a un métier. Il a une place dans l'économie, il est employé, travailleur, il est voyageur de

Je vais vous raconter simplement comment ça a été pour moi. Je peux en effet, non sans quelque fierté, vous dire que j'ai été un étudiant salarié dans toute sa splendeur. J'ai commencé mes études⁹ à l'époque où prospérait le salariat étudiantin, celle, classique, de l'inflation¹⁰. Je voulais faire des études: là-dessus, il n'y avait aucun doute. Mais comment les financer? Mon père m'avait légué dans son testament un joli petit magot¹¹. Ce magot n'a suffi que pour les deux premiers mois. Et ensuite? Je me suis rendu alors au bureau de placement des étudiants. Y a-t-il du travail? Sûrement, en masse; voulez-vous aller travailler en usine? Pourquoi pas? C'était, tout compte fait, payé et, en outre, pensez à ce que cela représentait, il y avait sur place une cantine où l'on vous servait chaque jour un repas chaud que l'on n'avait même pas besoin de payer comptant c'était retenu sur le salaire. J'ai donc pris mon autorisation de travail, et j'ai été dans une fonderie. Là, j'ai appris à remplir une brouette à une roue de toute sorte de sable, à le verser sur la meule à glaise et à faire attention au temps nécessaire pour que le mélange se fasse, tout l'art consistant à ne pas mettre trop d'eau dans le mélange. J'ai aussi passé du sable au tamis et frappé de la glaise sortant des pièces de fonderie et je me suis frotté encore à toutes sortes d'autres techniques; toutes m'ont occasionné des douleurs au dos, aux bras ainsi qu'aux jambes et bien qu'à l'époque j'eusse déjà fait un semestre de médecine et que j'eusse suivi assidûment le cours d'anatomie

commerce. Il n'exerce peut-être pas cette profession durant toute la durée de ses études; il change souvent d'emploi et durant quelques semestres, en particulier les derniers, il ne travaille certes plus que scientifiquement il se peut que ce soit seulement pendant les vacances qu'il cherche à être rémunéré, mais l'essentiel est qu'il fasse ses études et qu'il ait une vie professionnelle en même temps.

Le salariat étudiantin serait ainsi la conséquence d'une nécessité? Assurément. Nous avons des étudiants salariés pour la seule raison que se sont appauvris les milieux où se recrutait avant la guerre la plus grande partie de la relève scientifique. Nous faut-il alors souhaiter que disparaisse le salariat étudiantin? Je crois pouvoir répondre avec certitude: non! Ce qui est dû à la nécessité a un noyau qui peut et doit lui assurer la durée; à la mauvaise situation correspond une idée qui donne son sens au phénomène, quelque soit le côté triste de ses causes. La réalité est du reste dure et l'on ne peut envier l'étudiant salarié. Dans la vie, dont je vais vous rendre compte, il sera peu question de romantisme étudiantin et du « vieil Heidelberg ».

⁹ Après avoir obtenu son *Abitur* (équivalent du baccalauréat français) à Pâques 1922, Weil entra directement au semestre d'été 1922 et ensuite au semestre d'hiver 1922-1923 des études de médecine à Hambourg et Berlin.

¹⁰ Le phénomène de l'inflation était apparu dès 1914 et ira s'amplifiant jusqu'en 1923, date de l'occupation de la Ruhr.

¹¹ Son père, Louis Weil, était mort le 6 mai 1922. À partir de là commencent donc les problèmes financiers pour le jeune Weil.

sur les muscles, je n'aurais jamais cru que l'homme exerçât journallement tant de muscles qui puissent lui faire mal comme à moi. Je m'y suis ensuite vite habitué et au bout d'une semaine, ce n'était même plus pénible. Mais j'ai reçu mon enveloppe de paye et il s'est avéré alors que je n'avais pas de formation ni non plus encore 19 ans et que les bons repas de la cantine me laissaient tout juste de quoi payer le loyer pour ma chambre et ma carte d'abonnement hebdomadaire pour le tramway. Que me restait-il à faire? Je pensais alors à un changement et ne voilà-t-il pas que huit jours plus tard je me suis retrouvé dans un beau bureau de la perception, m'exerçant à classer alphabétiquement des dossiers, à les pourvoir d'étiquettes, à les numéroter très distinctement et à les placer ensuite sur une grande étagère. Malheureusement, il arrivait toujours des gens qui mettaient du désordre dans les dossiers. C'est ainsi que j'ai demandé à changer d'affectation et que j'ai atterri chez ceux qui écrivaient les adresses à la main. Ce n'était pas particulièrement intéressant, mais toujours est-il que nous étions tous égaux devant le percepteur et, que l'on fût qualifié ou non, que l'on eût dix-huit ou quatre-vingts ans, on encaissait son argent. Mais comme je voulais faire aussi mes études, dès que le semestre a commencé, j'ai dû quitter ce paradis¹². Je devais aller dans la salle de préparations pharmaceutiques, assister à d'innombrables heures de cours; des stages m'attendaient – bref, j'ai donné mon congé. Ce fut une grave erreur, mais c'était inévitable, car l'autre voie, à savoir laisser tomber les cours, laisser tomber les études et continuer à travailler à la perception pour pourvoir à mon bien-être physique eût été une faute encore plus grave. C'est ainsi que j'ai pris un poste de précepteur. Il me fallait enseigner l'allemand à un jeune Russe, je ne savais pas un mot de russe et lui, aucun mot d'une autre langue, et ainsi, ce n'était pas trop que de s'occuper chaque jour de lui de 12 à 16 heures. Cela se passait très bien : de huit à 12 heures, cours et travaux pratiques, puis le garçon et là-dessus les préparations pharmaceutiques. La journée était bien remplie. J'avais de quoi vivre et pas un muscle ne me faisait mal, mais le soir, j'étais quelque peu fatigué; je me rappelle même très bien m'être endormi un jour à un concert de la Philharmonie. Je puis vous jurer que ni le programme ni le chef d'orchestre n'étaient en cause. Si ce

¹² Il s'agit très probablement du semestre d'été 1923-1924.

n'était pas dû à la journée bien employée, cela devait l'être sûrement à la nourriture. C'est que je vivais quelque peu à la spartiate. Le matin, il y avait une tranche de pain sec, à midi, habituellement rien parce que je donnais ma leçon et, le soir, selon l'appétit, 8-10 tranches du même aliment. Jusqu'au 6 ou 8 du mois et les dimanches ou jours fériés, il y avait toutefois de la margarine ou du miel artificiel. Le fait que je me suis endormi au concert a peut-être été dû à ce que je m'étais quelque peu surmené en ingurgitant trop rapidement ma ration.

Je ne veux pas vous ennuyer en énumérant tous mes métiers : j'ai été employé de banque, où je ne me suis pas montré très efficace, j'ai été représentant de savons et d'articles cosmétiques et c'est mon chef qui, là, n'a pas fait ses preuves en me privant de mes commissions, j'ai donné des leçons particulières dans toutes les matières possibles demandées. Et j'ai complètement oublié tout ce que j'ai pu faire encore. Entre temps, l'inflation était passée et le mark-or est arrivé¹³. Je n'ai du reste fait sa connaissance que très tard. La seule chose que j'ai vue d'abord de lui, c'est que le travail, fait incompréhensible, était devenu rare. L'office du travail universitaire n'avait rien, mes relations n'étaient au courant de rien, courir d'une agence à l'autre ne servait à rien. J'étais quelque peu abattu. Entre temps, j'avais changé de matière et m'étais inscrit à la faculté des lettres¹⁴; on m'avait dispensé des frais d'inscription si bien que je pouvais poursuivre mes études l'esprit libre, j'avais même obtenu une petite bourse. Mais une fois ma chambre payée, je n'avais plus grand-chose. C'est ainsi que peu à peu je me suis rendu à l'évidence du sérieux de la vie, et j'ai cherché une place d'apprentissage. Je l'ai d'ailleurs obtenue et, une année durant, j'ai sagement passé journallement neuf heures chez un bouquiniste¹⁵.

¹³ Allusion au mois de novembre 1923 où l'inflation avait atteint des sommets. Le goldmark avait été la monnaie de compte utilisée dans l'Empire allemand entre 1873 et 1914. À partir de septembre 1914, le mark avait cessé d'être convertible en or et avait été remplacé par le mark-papier et par le reichsmark en 1924. Le goldmark était resté fixé à l'étalon or, mais avait *de facto* disparu, tandis que le mark-papier avait été indexé sur le prix de l'or exprimé en dollars. C'est ce qui explique que Weil puisse dire qu'il n'a jamais vu le goldmark.

¹⁴ Weil commence ses études de philosophie au semestre d'été 1923 à Hambourg, et « les semestres d'été 1924 et d'hiver 1924-1925 à Berlin, les autres semestres jusqu'à la fin du semestre d'été 1927 à Hambourg ». Cf. son *Curriculum vitae*, d'après un document que les Archives publiques de la ville de Hambourg nous ont aimablement autorisé à utiliser.

¹⁵ Dans une lettre du 07/02/1929, Raymond Klibansky renseigne Aby Warburg (1866 -1929) sur le jeune Weil en ces termes: « C'est la personne qui à l'origine avait été dans le commerce des livres puis qui a écrit un bon travail sur Pomponazzo [(sic)] ». Pour plus de détails sur cette période, nous

Mon patron était humain : j'avais deux heures de pause à midi et je pouvais les employer comme bon me semblait, c'est-à-dire que je pouvais aller chaque jour deux heures à l'université. Certes, ça ne suffisait pas entièrement, mais ça devait aller et parce qu'il fallait que ça aille, ça allait très bien. À cette époque, j'ai acquis la faculté de préparer un exposé dans le tramway et de négocier avec un client tout en pensant à mon exposé. Tout cela était bien beau et j'aurais sûrement tenu le coup jusqu'à l'examen. Mais la boutique fit quelque chose qui me fut très désagréable : elle déposa son bilan, et j'étais à nouveau un homme libre. Eh bien, cela a continué de la même manière. J'ai été professeur dans une école privée, moniteur de bibliothèque¹⁶ et bien d'autres choses encore. Mais je ne veux pas vous parler de tout cela. Vous vous serez déjà fait une idée de ce qu'est un étudiant salarié et de la façon dont il vit et fait ses études.

Mais vous allez dire : est-ce bon pour la santé ? Est-ce que le corps et l'esprit peuvent supporter tout ça ? Peut-on encore faire ses études ? Et si je vous disais que cela n'a pas été particulièrement dur pour moi et que je n'ai pas seulement réussi mon examen, mais que j'y ai même obtenu une très bonne note¹⁷, vous allez penser que la chance et une bonne constitution y auront eu leur part. Certes, vous avez raison. Mais l'on ne peut y voir ici de recette sur la manière d'organiser ses études et pourtant, à certains égards, ce fut une belle époque avec des perspectives réjouissantes. Car la situation difficile où j'ai trouvé refuge dans tous ces boulots est de nos jours restée tout à fait la même pour de très nombreux étudiants, et quand je pense à l'époque située entre l'inflation et la crise¹⁸, elle l'est aujourd'hui peut-être encore pour plus d'étudiants qu'autrefois. Mais l'étudiant qui cherche aujourd'hui

nous permettons ici de renvoyer à notre monographie: Alain Deligne, *Éric Weil. Ficin et Plotin, édité, présenté et commenté par A. Deligne. Traduit avec la collaboration de M. Engelmeier*, Paris, L'Harmattan, 2007. La librairie de livres d'occasion dont parle Weil était située sur la Lützowplatz à Berlin. Weil y a travaillé du 1. avril 1924 jusqu'à la fin mars 1925.

¹⁶ Début février 1929, Weil a été engagé comme moniteur à La Bibliothèque Warburg de Hambourg pour deux mois à raison de 8 heures par jour (Lettre de Fritz Saxl à Aby Warburg du 07/02/1929).

¹⁷ Weil a obtenu la mention « très bien » pour l'ensemble de son examen consistant en sa thèse de doctorat sur Pomponazzi passée le 24 février 1928 et ses trois matières (matière principale: philosophie, première matière secondaire: philologie allemande et histoire littéraire allemande moderne, seconde matière secondaire: analyse mathématique). Cf. le procès-verbal des trois épreuves orales passées le 28 février 1928 se trouvant aux Archives publiques de la ville de Hambourg et intitulé « Examen en vue de l'obtention du doctorat ».

¹⁸ Il s'agit du krach boursier de 1929.

du travail n'en trouve pas. Il est aujourd'hui plus difficile qu'il y a quelque temps d'obtenir un emploi ou une bourse de la part de l'office de ravitaillement pour les étudiants. Dès 1930, seul un étudiant sur 15 à qui on pouvait offrir un travail ne reportait pas les mains vides. Et, au cours de cette année¹⁹, la situation s'est évidemment encore aggravée. Toutefois, maintes choses sont aujourd'hui mieux organisées. La fondation pour les études a offert des bourses aux plus doués, et les établissements économiques pour les étudiants des repas gratuits. Il y a des foyers d'étudiants, des lieux de résidence pour la journée et des salles de lecture. Seulement, le nombre des bourses n'est pas assez élevé pour subvenir ne serait-ce qu'aux besoins des plus doués d'entre les doués. Les foyers d'habitation sont trop petits, le nombre des repas gratuits est limité, et à quoi sert la meilleure nourriture à 65 pfennigs des restaurants universitaires si l'étudiant ne peut pas trouver les 65 pfennigs? Naturellement, tout est à mettre aussi en relation avec le problème de l'encombrement des universités et, compte tenu de tout cela, il a bien fallu prendre des mesures rigoureuses: un étudiant en premier semestre ne se verra pas attribuer de travail, tout comme il sera exclu des autres avantages, à moins qu'il ne présente des raisons toutes particulières. On veut empêcher par là que la vie d'étudiant devienne une sorte d'issue quand on ne sait par ailleurs pas s'en sortir financièrement. Par ailleurs, outre le besoin dans lequel les étudiants se trouvent, on ne donne du travail qu'à ceux dont les mérites sont prouvés par des certificats et des examens. Mais même pour ces personnes dont il est avéré qu'elles sont faites pour les études, il n'y a aucun moyen de gagner de l'argent. Les offices du travail se sont tout simplement octroyé la répartition de tout travail que l'on peut qualifier d'une manière ou d'une autre de régulier. On rencontrera sûrement toujours un étudiant qui arrive à trouver un emploi de comptable, une place de vendeur, un job de chauffeur de taxi la nuit. Cependant il y en a, premièrement, peu et, deuxièmement, ils doivent bon an mal an rester dans leur métier sans pouvoir escompter de la part de leur employeur une prise en compte particulière des impératifs de leurs études. On ne peut plus aujourd'hui comme autrefois gagner de l'argent pendant cinq mois de vacances et le mettre de côté; on ne peut plus

¹⁹ Il s'agit de l'année 1932.

aujourd'hui faire pour l'essentiel des études et gagner de l'argent à côté, on ne peut plus être aujourd'hui être salarié étudiant.

L'étudiant salarié est, à quelques exemplaires près, une espèce disparue. Naturellement: on se débrouille tant bien que mal. La plupart du temps, on s'en sort plutôt mal. On trouve peut-être une leçon particulière, on gagne avec cela trois à quatre fois par semaine deux marks, mais ce n'est pas un gagne-pain sûr : l'enfant attrape la rougeole, la famille quitte la ville, les vacances arrivent il y a malheureusement mille façons pour ce revenu de disparaître²⁰. Il y alors tel ou tel homme qui a un article invendable et qui cherche un voyageur de commerce et trouve un imbécile dans l'escalier de service, mais sans remboursement des frais ou garantie de salaire. L'étudiant salarié constate avec étonnement : ou bien les imbéciles sont tous épuisés, ou bien ils n'ont plus d'argent. En tout cas, ce n'est pas une voie praticable pour des études assurées. On fait tout cela parce qu'on veut au moins y avoir mis du sien. Mais si quelqu'un n'a pas de relations, ses perspectives ne sont pas vraiment roses. Il doit alors avoir vraiment une chance inouïe pour arriver au bureau de l'emploi juste au moment même où un homme raisonnable et compréhensif veut avoir un étudiant pour une place à mi-temps ou un emploi de quelques heures, que ce soit pour classer des dossiers, gérer une bibliothèque ou, pour une étudiante, qu'elle s'occupe un peu de la fille de la maison. Malheureusement, de telles personnes sont très rares. En un point de vue général, la formule reste vraie: l'étudiant salarié a disparu.

Vous allez penser que ce n'est pas une grosse perte. La vie d'un étudiant salarié ne vous semble pas être une partie de plaisir, et vous croyez que l'on ne doit pas souhaiter à un jeune homme de se retrouver dans cette situation. Cela n'est vrai qu'en partie, car cela ne concerne qu'une partie du problème et j'en crois que l'aspect que l'on néglige dans cette perspective est le plus important. J'ai dit au début que la misère matérielle n'était que l'occasion du salariat étudiantin, mais

²⁰ Dans une lettre de Fritz Saxl à Aby Warburg du 30/06/1929, on apprend que Weil est à nouveau court d'agent, justement après avoir perdu un emploi de précepteur privé. Il est à l'époque chargé d'éditer le texte original *De Vita triplici* de Marsile Ficin. C'est seulement fin octobre qu'il obtiendra alors une petite bourse de la *Wissenschaftliche Stiftung* pour continuer ce travail d'édition. Une fois réinstallé à Berlin à l'automne 1930, il réussira à stabiliser sa situation financière en obtenant un emploi de secrétaire privé auprès du philosophe Max Dessoir.

pas la raison. Je voudrais maintenant préciser que la misère matérielle ne doit qu'être l'occasion et non pas la raison. En effet, le salariat étudiantin me semble, tout compte fait, être la voie qui mène à la guérison de l'un des pires maux dans la structure sociale de notre peuple. Je veux parler de la dangereuse opposition entre ce qu'on appelle les gens cultivés et ceux qui ne le sont pas, entre « universitaires » et « peuple ». Que l'on ne dise pas que cet abîme, qui chez nous détruit effectivement la communauté, est nécessaire et insurmontable. En effet, aucune autre nation ne connaît cette maladie comme nous, nulle part ailleurs ne s'affiche autant la morgue des gens cultivés qui ne peuvent et ne veulent pas parler avec ceux qui ne sont pas cultivés, nulle part ailleurs n'existe ce mélange de méfiance et de refus de l'« homme simple » envers l'homme « distingué ». Et la raison en est? La fierté d'appartenir à sa classe que ressent l'individu est-elle beaucoup plus marquée en Allemagne que dans d'autres pays? Est-ce des deux côtés le fait de se contenter d'être ce que l'on est et peut être soi-même? Rien de tel, malheureusement. C'est pure ignorance. Un ouvrier allemand s'entend plus facilement avec un ouvrier anglais qu'avec un universitaire allemand, un médecin allemand plus facilement avec un collègue étranger qu'avec un artisan allemand. On peut frayer l'un avec l'autre parce qu'on doit frayer l'un avec l'autre, on se retranche derrière certaines formes de communication, on limite sagement et prudemment la conversation aux affaires à caractère pragmatique. Cependant, dès qu'on franchit ces frontières, se manifeste une absence de compréhension, une incapacité à comprendre l'autre qui brise tout rapport humain.

Que faire là-contre? En effet, qu'il faille faire quelque chose, toute personne en conviendra qui tient à l'existence du peuple et au maintien de la culture. On peut, et c'est une voie que l'on cherche à suivre depuis longtemps, vouloir transmettre à chacun cette formation que possèdent jusqu'à maintenant seules quelques couches du peuple. Mais cela est-il de quelque secours? Soyons-en bien conscients: Il n'importe pas du tout qu'un tel soit cultivé et que tel autre pas. Il est bien plutôt question de l'ignorance de conditions de vie entières. D'un côté, on croit qu'un homme qui a indiqué sur sa porte le titre de docteur ou de directeur s'occupe à boire du champagne à ses heures de loisir; de l'autre, on juge impossible qu'une

personne sans formation universitaire puisse vivre une autre vie que la plus morne et la plus primitive des vies. Et l'université populaire ne peut être d'aucun secours. Je ne veux vraiment pas parler contre l'éducation du peuple. Au contraire : je suis intimement convaincu que sans elle, pour ce qui est de la question traitée ici, on ne peut aller de l'avant. Mais elle ne suffit pas. Nous ne pouvons pas surmonter l'opposition des classes dans une optique économique et sociale, du moins pas pour le moment. Ce que nous devons chercher est une compréhension réciproque des parties en présence, un rapport dans lequel chaque partie sache, pas seulement par réflexion, mais aussi par son propre vécu, qu'elle fait partie avec d'autres parties d'un tout. Croyez-moi : celui qui a fait des moules en glaise, et ne serait-ce que durant quelques semaines, sait ce que ressent un ouvrier, celui qui a classé des dossiers dans une perception connaît mieux le déroulement de la journée d'un employé subalterne que s'il avait lu beaucoup de descriptions, celui qui s'est retrouvé derrière un comptoir comprend mieux un vendeur que la ménagère la plus compétente qui fait chaque jour une douzaine d'achats. Et j'espère que ceux qui ont travaillé avec un étudiant appartenant à ce qu'on appelle les classes cultivées, en savent plus sur les manières et la nature de l'universitaire que ceux qui n'ont jamais fait que trembler à l'école devant leur professeur et avoir eu peur de leur dentiste.

Ne dites pas que c'est de l'idéalisme et que notre époque de détresse n'est pas faite pour l'idéalisme! En effet, premièrement, ce sont précisément les époques de détresse qui sont les époques de l'idéalisme et, deuxièmement, l'idéalisme est, si du moins nous prenons le mot en son bon sens, non pas une manière de planer au-dessus des nuages²¹, mais au contraire une réflexion sur la question de savoir d'après quelles exigences et quels critères nous devons façonner notre réalité. Telle qu'elle est, notre réalité n'est pas bonne. Toutefois, celui qui a fait des études en Allemagne possède une formation spécialisée comme il ne peut en recevoir nulle part ailleurs au monde. Mais sa formation en tant qu'être humain est misérable. Celui qui a passé son examen d'État pour l'enseignement secondaire sait des choses

²¹ On aura ici repéré une formule évoquant celle qu'Arthur Schopenhauer employait souvent contre l'idéalisme allemand: *Wolkenkuckuksheim* (« la cité des coucous dans les nuages »).

c'est indiscutable, et aucun élève avide de savoir ne le mettra si facilement dans l'embarras. Mais il ne sait rien des conditions de vie, des conceptions du monde, des convictions non exprimées de ses élèves. Et que sait-il des conditions de vie qui déterminent chacun de leurs faits et gestes ? Que sait le médecin qui a obtenu la meilleure note à l'examen de ce que ressent humainement son patient ? L'avocat sait-il quelque chose des codes d'honneur, des idées sociales et des jugements de ses clients ? Aucun d'entre eux ne sait quoi que ce soit. Ils entrent dans la profession, ont appris ce qu'il fallait et possèdent la technique de leur métier sur le bout des doigts et dans leur tête²². Mais cela ne suffit pas. Leur faut-il attendre d'avoir de l'expérience ? Faut-il qu'ils prennent de l'âge dans leur métier avant de savoir de quoi il retourne ? Ne vaut-il pas mieux leur ouvrir les yeux au bon moment, leur dire non seulement qu'ils doivent connaître l'homme, mais également leur montrer comment le connaître, les faire entrer en contact avec des personnes, non pas dans des groupes d'études, non pas dans les camps de travail où l'individu est arraché aux conditions de sa vie quotidienne, mais précisément là où dans la vie quotidienne l'homme vit, grandit et disparaît ?

Espérons et souhaitons que l'étudiant salarié, pris en ce sens idéal, ne soit pas à jamais mort ! Toute personne qui entre à l'université ne devrait pas seulement faire des études. Elle n'a pas besoin de gagner de l'argent si cela n'est pas nécessaire. Qu'elle donne alors son salaire aux chômeurs, à une organisation de bienfaisance, à des travaux d'intérêt public, comme bon lui semble. Il ne faut pas qu'elle mette ses études en danger. Elle doit mener à bien ses études. Elle doit apprendre à connaître son peuple et ses gens. Qu'elle aille travailler en usine pendant les vacances, ou dans un bureau, qu'elle conduise un taxi, qu'elle soit garçon de café, qu'elle embrasse toute profession qui s'offrira à elle. Cela lui prendra du temps. Il est possible qu'elle doive faire un semestre de plus parce qu'elle n'aura pas bûché deux fois durant les vacances, mais qu'elle aura travaillé. Cependant, elle peut être sûre qu'elle n'aura pas mieux tiré profit de chacun de ses semestres que durant cette période. Certes, il est difficile de nos jours de réaliser ce

²² Weil joue ici avec l'expression *mit Kopf, Herz und Hand lernen* signifiant par là que ce qui fait défaut aux universitaires, c'est le cœur.

plan. Le travail est rare, celui qui peut vivre ainsi ne doit écarter personne, qui a besoin de travailler, de son travail. Cependant, là où il y a une volonté, il y a aussi une issue. On peut fournir un travail supplémentaire, on peut rendre la terre cultivable, on peut participer à la construction de lotissements, on pourrait se mettre à la disposition d'institutions sociales. Il y a assez de choses qui doivent être faites en Allemagne et pour lesquelles il n'y a pas d'argent ou trop peu : partout, le salarié étudiant, c'est-à-dire l'étudiant qui ne travaille pas pour gagner de l'argent, mais pour travailler peut s'investir. Dans de pareils cas, celui qui doit toutefois travailler pour vivre est en plus mauvaise posture. Tout cela ne sera d'aucun secours pour lui. En revanche, il n'aura pas de scrupules à accepter tel ou tel travail. En effet, s'il doit interrompre ses études, qu'est-il alors d'autre que n'importe quel chômeur? Et à qui cela profite-t-il s'il interrompt ses études? Il existe des mesures de précaution qui empêchent qu'une personne indigne bénéficie d'un avancement non mérité. Or, pour ceux qui en sont dignes, tout avancement doit être mis en place. En effet, cela ne lui profitera pas seulement, mais à toute personne dans le peuple, le peuple dans son ensemble. L'étudiant salarié cela ne doit pas être seulement un signe de misère, c'est la voie menant à l'unité interne du peuple.

De par ma propre expérience, je sais combien cette expérience est précieuse. La voie que j'ai suivie n'a pas été facile, je ne la souhaite à personne, mais si je jette un regard rétrospectif sur elle, je ne voudrais pas en avoir choisie d'autre. Ce que j'ai ainsi appris et ce, pas seulement avec la tête je n'aurais pu l'apprendre autrement. On peut s'organiser différemment et mieux quand on n'est pas dans le besoin. Mais je ne crois pas que le besoin seul justifie la voie à suivre.